LE NUMERO : 25 CENTIMES

Edition du "REVEIL DU NORD"
186 bis, rue de Paris, LILLE
Bureaux à PARIS, 43, boul. Haussmann (9e)

L'Egalité

La plus forte vente de la région

Directeur : Eug. GUILLAUME

MARDI 16 JANVIER 1923.

BUREAUX
ROUBAIX | Téléph. 5-61
45, Rue de la Gare, 45
TOURCOING | Téléph. 0-86
2, Place de l'Hôtel-de-Ville, 2

LES DRAMES DE LA MER

Naufrages et Sauvetages

Le naufrage du « Nicolas Norbert » survenu samedi devant Calais, dont le « Réveil » a relaté hier les émouvantes péripéties, donne l'occasion d'évoquer quelques-uns de ces sombres drames de la mer, au cours desquels les équipages vécurent des heures d'épouvante.

On invente parfois de bien tragiques aventures. La réalité dépasse cependant souvent l'imagination la plus fantaisiste ainsi que le prouve ce récit de proches et angoissantes catastrophes maritimes.

Tragiques histoires de naufrages

En 1923, le naufrage du vapeur « Trevessa » au milieu de l'Océan indien, bouleversa l'Angleterre jusqu'au moment où on apprit le sauvetage miraculeux de l'équipage. C'était un petit vapeur de cinq mille tonnes qui avait beaucoup navigué sous les ordres du capitaine Foster. Le 5 juin, le bateau coula, l'équipage prit place dans une embarcation qui, après un fantastique voyage de 1.080 milles, par une mer déchaînée, parvint à la petite île de Rodriguez. Lorsque le capitaine Foster put prévenir ses parents et ses amis d'Angleterre que lui et ses hommes étaient sains et saufs, on avait déjà perdu tout espoir à leur sujet et bien des cœurs endeuillés purent se réjouir à nouveau.

Le naufrage du vapeur « Trevessa » rappelle d'autres naufrages suivis de sauvetages inespérés. En 1908, le vapeur « Unona » quitta Calcutta pour se rendre au Natal, avec cent cinquante émigrants à bord. Neuf jours plus tard, vers trois heures du matin, un sinistre craquement se fit entendre : le vapeur venait de toucher un rocher sous-marin au sud des îles Maldives. Le capitaine, qui était un excellent nageur, put découvrir parmi les rochers un passage pour la chaloupe. Tous les émigrants et les hommes d'équipage purent être déposés à terre, mais l'île était inhabitée, en dehors de tout passage habituel des bateaux. Il fut décidé que le même soir, une barque, conduite par des volontaires, partirait pour essayer d'atteindre Colombo, situé à 510 milles de distance. Mais le lendemain, la barque essuya une tempête terrible, les volontaires durent lutter pendant neuf jours contre les vents, les vagues ; ils durent fournir un travail épuisant, car leur fragile embarcation se remplissait à moitié d'eau à tout moment. Mais au large de Ceylan, ils rencontrèrent le croiseur anglais « Pique » qui les recueillit, puis alla chercher aux îles Maldives les émigrants. Il n'y eut pas une seule disparition à déplorer.

Le cas du « Boveric » mérite aussi d'être raconté.

Ce vapeur de quatre mille tonneaux avait quitté Melbourne, ayant à bord quatre-vingt-dix personnes et mille chevaux. Mais les jours passèrent sans nouvelles du vapeur, on perdit tout espoir d'en entendre jamais parler. Trois semaines plus tard, quatre hommes du « Boveric » arrivèrent à Tremantle, en Australie, ils mouraient de faim et étaient exténués de fatigue. Dans un canot de sauvetage, ils avaient parcouru plus de quinze cents kilomètres, afin de chercher du secours pour le « Boveric » qui, son hélice brisée, dérivait en plein Océan. La fin de l'histoire n'a rien de tragique : le sauvetage fut complet.

Drames grand-guignolesques

L'histoire plus ancienne du « Elliganmile » est plus mouvementée. Nous sommes en 1902. Le bateau quitte la Nouvelle Zélande et va se briser sur les trois Rois. Les canots sont mis à la mer, mais ils sont retournés, emportés ou détruits. Quinze hommes et une femme improvisent un radeau, mais de dimensions si restreintes qu'il est à moitié submergé, en raison du trop grand poids qu'il supporte. Pour toute nourriture : deux pommes. On les partage en seize quartiers, chacune à deux jours d'intervalle. Au bout de cinq jours, il n'y a plus que huit survivants ! Ils ont la chance d'être recueillis par le croiseur anglais « Penguin » qui les mène à Auckland, où on avait perdu tout espoir de les revoir.

L'histoire du « Border Knight » est double. Ce vapeur quitta l'Angleterre à destination de la Nouvelle Ecosse. Un mois se passa sans nouvelles. Puis trois hommes furent recueillis près de la côte des Etats-Unis par le « Bouanza ». Les pauvres gens étaient à moitié gelés et n'avaient pas mangé à leur faim. Ils racontèrent que le « Border Knight » était désemparé au milieu de l'Océan. Les provisions n'étaient pas abondantes et les trois hommes s'étaient proposés pour aller chercher du secours. Ils avaient parcouru bien lentement à leur gré 880 milles. Le lendemain le « Border Knight » était retrouvé et ramené à Sheer Harbour. On peut aisément imaginer la joie des uns et des autres, en se retrouvant après ces terribles journées d'épreuves.

Mais voilà un drame tout-à-fait Grand-Guignol. Le voilier norvégien « Alexandra Oubis » quitta la Nouvelle Zélande pour se rendre à Panama. Pendant quelques semaines, il eut des vents faibles mais favorables. Mais, un matin, le vent cessa de souffler et, pendant huit jours, il n'y eut pas la moindre brise et pas un bateau ne fut rencontré. Les provisions s'épuisèrent, l'eau douce devint rare. Une terre fut signalée, mais un courant contraire en éloignait « l'Alexandra Oubis ». L'équipage abandonna le bateau pour gagner en barque, cette terre où, sans doute, il serait possible d'attendre des jours meilleurs ; mais le rêve était trop beau. C'était une île rocheuse qu'il fallut quitter tout aussitôt. Au bout de neuf jours, neuf jours de souffrances et de privations, ils trouvèrent une autre île. Elle n'était guère plus avantageuse que la première. Ils y capturèrent quelques tortues et quelques lézards et un Ecossais plein d'initiative fit avec des herbes, une imitation de tabac qu'ils fumèrent avec délice, à tour de rôle, dans la seule pipe qu'ils possédaient. Le capitaine devint fou ; un Américain, lassé de cette existence, s'imagina qu'il pourrait trouver mieux, il quitta le camp et on n'entendit plus parler de lui. Enfin, six mois après le départ de la Nouvelle Zélande, ils furent recueillis par un bateau. Voilà des gens qui avaient vu la mort de bien près.

Les trois survivants du « Glencaird », jeté à la côte et détruit, peuvent aussi raconter une histoire lamentable. Ces trois survivants purent se réfugier dans une petite île de la Patagonie, battue par les vents, pluvieuse, froide, toujours enveloppée de brouillards. Ils vécurent durant six semaines, six longues semaines d'herbes marines et de mousse. Ils furent recueillis par un bateau de pêche et conduits dans un port argentin. Ils purent regagner l'Angleterre sept mois après l'avoir quittée.

P.-L. HERVIER

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Couvert, quelques brumes ou petite pluie ; vent du sud-ouest ; température minimum plus de-

Une scène sanglante à Marcq-en-Barœul

Dans un cabaret un boucher de Marquette a blessé un jeune homme d'un coup de revolver

Le populeux quartier du Pont de Marcq à Marcq-en-Barœul a été le théâtre dimanche soir d'une scène sanglante qui s'est déroulée dans un cabaret.

Pour une raison futile, un ivrogne a tiré des coups de revolver et a blessé un consommateur qui ne voulait pas entamer de discussion avec lui. L'auteur de cette scène est arrêté.

Un ivrogne qui cherche querelle

Le triste héros de la scène que nous allons narrer, est un marchand boucher, Edouard Van Acker, sujet belge né en France, 38 ans, domicilié rue de Marcq à Marquette. Cet individu est loin d'avoir un passé irréprochable. Il est titulaire d'une condamnation à un an de prison, pour vol d'un cheval en 1915 et a, d'autre part, été condamné pour fraude de denrées alimentaires. Van Acker qui est, en outre, un ivrogne invétéré avait été délaissé par sa femme, il y a quelques jours.

Dimanche vers 23 h. 30, Van Acker, qui comme de coutume était ivre, se trouvait à l'estaminet

Le cabaret où s'est déroulé la scène sanglante. En médaillon : le boucher Edouard VAN ACKER.

de l'« Etoile d'Or », situé au n. 93, de la rue Jules Guesde et tenu par M. Gustave Vanliegham.

Plusieurs consommateurs étaient attablés devisant gaiement lorsque pénétrèrent dans le débit, M. Rémy Smal, 25 ans, brossier, demeurant rue Longoliher, 53, à Marcq-en-Barœul, accompagné d'un ami M. Léon Calteau.

Ces derniers arrivés prirent une consommation au comptoir et M. Smal, fit part à son compagnon de ses projets de mariage.

Trois coups de feu

Soudain, Van Acker, que cette conversation ne regardait nullement voulut s'en mêler. Grossièrement il interpella M. Smal, et lui reprocha ses opinions.

(LIRE LA SUITE EN DEUXIEME PAGE)

N'oubliez pas de lire en 2e page
La dame sans nom
NOTRE FEUILLETON INÉDIT

EN QUATRIÈME PAGE. — Le « Réveil Agricole » : Comment alimenter les vaches laitières ; La Basse Cour ; l'Avoine germée comme nourriture verte pour les volailles ; Comment utiliser nos produits ; Echos et Informations.

— Le « Réveil Mutualiste » : La nouvelle loi sur les Sociétés de secours mutuels ; les Assurances sociales et la Mutualité ; l'Action bienfaisante de la Société des Voyageurs et Employés du Nord.

Le XVme Concert radiophonique du "Réveil du Nord"

Les artistes qui y participeront

C'EST demain, mercredi 11 janvier à 19 heures, que sera diffusé par la Station Radio P. T. T. Nord à Lille, le XVe Radio-Concert hebdomadaire offert par notre journal. Pour cette soirée appelée à remporter un beau succès, nous nous sommes assuré les concours suivants :

Mme Marthe Hayem, pianiste répétitrice de l'Opéra de Lille, 1er prix du Conservatoire de Lille.

M. Raymond Emmerechts, de l'« Office International des Spectacles » (40, rue du Priez, à Lille), 1er prix du Conservatoire de Lille, violon solo du Théâtre Sébastopol à Lille.

Mme Andrée Van der Verst, soprano dramatique, professeur de chant, 1er Prix du Conservatoire de Lyon.

M. Parini, baryton de la « Scala » de Milan, et de l'« Office International des Spectacles ».

M. Auguste Labbe, chroniqueur parisiant du « Réveil du Nord ».

Aujourd'hui, reprise des travaux parlementaires

MM. P. Doumer et F. Bouisson seront réélus présidents du Sénat et de la Chambre

(DE NOTRE RÉDACTION PARISIENNE)

La treizième législature entre aujourd'hui dans sa dernière session après une existence qui, mouvementée au début, s'achève, pour le moment tout au moins, dans un calme complet.

Au Palais Bourbon, *après le discours protocolaire du doyen d'âge, cette année encore le Professeur Pinard, les députés procéderont à la désignation des membres du bureau.*

Nulle surprise n'est prévue. M. Fernand Bouisson qui s'est affirmé comme le meilleur président que la Chambre ait jamais connu, sera réélu sans opposition. La lutte avec lui est en effet impossible et tout autre candidature serait vouée par avance à un échec certain. Les ambitieux l'ont compris et pas un seul parlementaire ne s'est risqué à tenter l'aventure.

Les quatre vice-présidents : MM. Bouilloux, Lafont, Henry Paté, Léo Bouyssou et Frédéric Brunet verront leurs pouvoirs renouvelés, enfin MM. Saumande, Barthe et Picot seront à peu près certainement réélus comme questeurs. Ceci fait, la Chambre se mettra au travail, et, favorable aux vues du Gouvernement, elle inscrira en tête de ses travaux la discussion de la loi sur les cadres et effectifs de l'armée, projet qui a pour but de préparer l'entrée en vigueur du service militaire d'un an.

La Chambre examinera ensuite le projet de loi sur les lotissements dont le besoin s'est fait si impérieusement sentir il y a peu de temps.

Le débat financier promis par M. Poincaré au cours du vote du budget s'engagera le mardi 24 janvier. Afin de lui donner toute l'ampleur qu'il mérite, le Gouvernement demandera qu'il se poursuive sans interruption, en y employant au besoin des séances du matin.

Après les quelques journées nécessaires aux nombreux orateurs inscrits pour exposer leurs vues, M. Raymond Poincaré répondra par un discours appelé à avoir le plus grand retentissement.

Le Président du Conseil, après avoir retracé la conduite qu'il a tenue en matière de politique financière depuis son accession au pouvoir, fera connaître ses intentions en ce qui concerne la suite de son « expérience » et le règlement des dettes interalliées.

Il est probable qu'à l'issue de l'intervention de M. Poincaré, le Pays sera fixé en ce qui concerne la stabilisation du franc, opération laquelle, toutefois ne saurait être réalisée avant les élections législatives. Ce grand débat épuisé, la Chambre avant de se séparer sera appelée à se prononcer sur les grands projets en instance tel que celui des Assurances sociales.

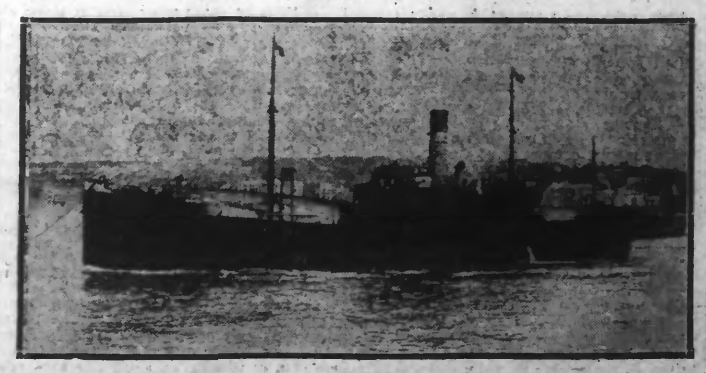
Entre temps, les vendredis resteront réservés à la discussion des interpellations.

Puis la Chambre sera dissoute, et les députés se rendront dans leurs circonscriptions dans l'attente du grand jugement populaire des 22 et 29 avril 1923.

Au Sénat, la rentrée sera également très calme. M. Paul Doumer sera réélu président sans concurrent. Pour les autres postes, un seul donnera lieu à quelque lutte, le général Hischauer, candidat au siège de questeur rendu vacant par le décès de M. Guillier, voyant M. Blaignan se dresser devant lui. La bataille sera d'autant plus courtoise que l'on prête au général Hischauer l'intention de se désister.

L'ordre du jour de la Haute Assemblée est assez chargé, et bien qu'écartant tout débat de politique intérieure afin de ne pas paraître prendre une part quelconque aux luttes électorales déjà commencées, le Sénat n'en examinera pas moins les importantes questions concernant la politique financière du Gouvernement, la politique extérieure et la réforme de l'Enseignement.

Le naufrage du "Nicolas Norbert" devant Calais



Nous avons relaté hier les tragiques circonstances dans lesquelles, le vapeur charbonnier « NICOLAS NORBERT » de Boulogne, avait été englouti devant Calais. Voici une photographie du navire perdu.

L'épilogue du scandale de mœurs de Lille

C'est aujourd'hui que les inculpés de cette affaire comparaîtront devant le Tribunal Correctionnel

C'est aujourd'hui que l'on connaîtra le dénouement de l'affaire de mœurs de Lille.

Dans sa séance de cette après-midi, à 15 heures, le Tribunal correctionnel aura à juger tous les inculpés.

A la veille du jugement, il n'est pas sans intérêt de retracer un bref historique de cette affaire.

Le 10 décembre dernier, ainsi que nous avons été les premiers à l'annoncer, à la suite d'une longue enquête, la Sûreté de Lille, procédait à l'arrestation de la femme Florence Morand, née Catel, âgée de 34 ans, qui était prévenue de livrer sa fille âgée de 14 ans, à la prostitution.

La nouvelle fit grand bruit, surtout lorsque l'on sut que des Lillois bien connus étaient mêlés à l'affaire.

La fillette, interrogée, ne tarda pas en effet, à dévoiler l'ignoble métier que sa mère lui faisait faire. Bien plus la gamine, donna des noms, cita des dates et des lieux.

Devant de telles précisions, la mère, qui avait tenté de nier, dut avouer son forfait.

M. Coissard transmit alors le dossier à M. Hénaut, juge d'instruction, qui prit l'affaire en mains, cependant que la femme Morand était emmenée à la Maison d'arrêt et sa fille Lucienne remise au « Bon Pasteur ».

Le 13 décembre, après confrontations, le magistrat faisait écrouer M. Kingmans, commerçant de la rue Gambetta, à Lille ; le lendemain, c'était au tour d'un commis des P. T. T., Ruelle, qui se voyait à son tour inculpé et qui prenait, lui aussi, la route de la Maison d'arrêt.

L'instruction se poursuivant activement, M. L. d'Arras, se voyait inculper à son tour, mais laissé en liberté provisoire. Enfin un industriel de Saint-Quentin, M. D..., était inculpé de complicité.

Avec la femme Morand, voilà donc en tout cinq personnes que le Tribunal Correctionnel de Lille aura à juger aujourd'hui.

Notons que le huis-clos sera vraisemblablement prononcé.

Le conseiller des piétons

A Berlin, des hommes-sandwichs se promènent sur les boulevards avec des pancartes invitant les passants, à prendre les fascicules « Conseils aux piétons » que les porteurs délivrent gratuitement. Le système est très apprécié des Berlinois à en juger par le nombre des notices déjà distribuées.
(W. W. Ph.).

MUSE LILLOISE

ACTUALITÉS

L'FACTEUR

Si on veyot les monts d'cartes illustrées, d'lettes commerciales, letes militaires et d'cartes d'visites qui passent par la poste, depuis l'Sainte-Cécile jusqu'au Nouvel An, on s'frot eun' petite idée d'chin qu'les facteurs i's prennent pou' leu' rhume pindant cheull' période !

Sur la route bien timpe au matin
Avé s' tourde boll' sur sin vinte
No' facteur, tout faijant du qu'min,
Marche hardimint sans t' moindre plainte :
Quand l' temps est biau, à l' boon' saison,
Ch'est plus gaimint qui fait s'n ouvrache,
I' roucoul' comme un vrai pinchon
Tout donnant des lett's au passache.

Ichi, dins cheull' mason, l' facteur a r'mis sans doute des bonn's nouvell's, cha s'voit, car on lit in riant, tandis qu'là, vis-à-vis, l' famille semble in déroute, on vot couler des pleurs, on lit l' lette in brayant ! Et là-bas, ch' commerçant trop pressé, tout in baillant à s' porte, piétine après l' facteur pour avoir sin courrier, l' bertonne, on l'intind, par momint l' s'importe ch' monsieur n' peut point comprint qu'on n' le sert point l' premier !

Va, brav' facteur, pins' que dins t' boîte
Tas là des s'crets, des joies, d' l'honneur,
Pindant qu'à gauch' i te r'mets l' bonheur
Tas p't'-êt' bien des larmes pou' l' droite.

Pus lon, eun', vieill' gra-mère, appuyée su' s' crochette, d' peur d'arriver trop tard à cheull' distribution, va sul-d'vant du facteur, car elle attind eun' lelle, des nouvell's de Justin, sin soldat, sin garchon.

A forche d'aller et v'nir, vers la fin de l' journée, l' facteur d'vient fatigué, l' march' ou' lourdemint, sin bon pas ralentit, s' boîte devient eun' coryée, mais l' courrier press' toudis, faut marcher forchémint.

Ichi ch'est eun' filleite
Là-bas, un amoureux,
I' attind'nt tous les deux
Chacun eun' petit' lette,
Lette imbaumée
Lette parfeumée
E' facteur connot toul cha...
Il a passé par là.
Coracho' facteur, pins' que là-bas
Chacun t'attind quelq' tin passache,
Hardi ! facteur et press' tin bâ,
Gai messager, coracho ! — Auguste LABBÉ.

Souvenirs de la bande à Bonnot

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Nous avons montré dans le chapitre précédent comment passant de la théorie aux actes GARNIER avait « embauché » BONNOT comme chauffeur en vue d'expéditions d'envergure. Le 14 décembre, les bandits s'emparaient de la voiture de M. Normand, industriel à Boulogne-sur-Seine. Les exploits de la bande tragique commençaient.

L'ATTENTAT DE LA RUE ORDENER

III

HUIT jours plus tard, en effet, une grande décision était prise... Les bandits avaient appris, grâce à leur service d'informations, des mieux organisé, qu'un caissier de la Succursale A B de la Société Générale, située au 146 de la rue Ordener, à Paris, devait rapporter de la Recette Principale, avec le courrier, les titres et le numéraire nécessaires au fonctionnement journalier de l'établissement. Le matin du 21 décembre, la limousine bleu-foncé de M. Normand, sortait, stores baissés, du garage de Bobigny où elle avait été remisée... en attendant...

Les brownings allaient parler !

Les bandits à l'œuvre

A 9 heures du matin, conduite de main de maître par Bonnot, la voiture s'arrête après un virage savant non loin de la Société Générale. Un homme en descend qui va se placer nonchalemment à l'entrée de la banque. Peu après à l'angle de la rue Damrémont, le tramway qui va de la Place de la Trinité à Enghien, s'arrête...

DETTWEILLER
un des receleurs de la bande

L'homme attendu, le garçon encaisseur, Ernest Caby, âgé de 40 ans, et domicilié 82, rue de Rambuteau, en descend. Un homme l'accompagne. C'est son collègue M. Pelmans. Les deux employés se dirigent vers la succursale. Le garçon de recettes porte de la main gauche deux sacoches reliées par une courroie ; de la main droite un petit sac de toile grise contenant la monnaie d'appoint.

A peine le caissier a-t-il couvert une dizaine de mètres que deux hommes surgissent. L'un d'eux — Garnier — s'avance vers M. Caby, les deux mains dans les poches.

A deux mètres, le bandit sort un revolver et fait feu...

Atteint en pleine poitrine, le malheureux Caby s'écroule, pour recevoir aussitôt une deuxième balle dans le dos.

Le second agresseur — Raymond la Science dira l'instruction — s'élance et s'efforce d'arracher la sacoche de la victime. L'encaisseur résiste... Mais il doit céder. M. Pelmans, qui a été témoin du drame, court vers la banque en appelant à l'aide... Il est trop tard hélas !

Une fuite éperdue

En hâte les bandits ont regagné l'auto, convrant leur retraite à coups de revolver. De la voiture une main s'est avancée qui a saisi le butin. Puis les agresseurs ont pris place dans la limousine qui s'est enfuie à toute vitesse au crépitement des revolvers, se déchargeant sur les poursuivants.

C'est ensuite la fuite éperdue à travers la capitale, puis dans la campagne vers l'inconnu.

On sut plus tard que la voiture avait quitté Paris par la Porte de Clichy.

L'acte audacieux avait rapporté aux bandits environ 300.000 francs de titres au porteur et nominatifs et les 5526 fr. 25, contenus dans la sacoche de la monnaie d'appoint.

Dans la poche intérieure de sa jaquette le garçon de recette avait placé un portefeuille renfermant 20.000 francs en billets de banque.

Seuls les billets de banque n'avaient pu être emportés par les misérables qui n'avaient pas eu le temps de fouiller leur victime.

La "668 X-8" retrouvée à Dieppe

En raison de l'audace inouïe déployée par les malfaiteurs, l'acte de banditisme eut un énorme retentissement dans la France entière.

Le lendemain on annonçait que l'automobile qui avait servi aux agresseurs, avait été retrouvée à Dieppe sous la falaise située à l'Ouest de la Ville, derrière les chalets de la rue Alexandre Dumas et à proximité de l'embarcadère du paquebot de Newhaven.

La plaque portant le numéro 668-X-8 avait été arrachée et jetée dans un jardinet voisin. A l'intérieur de la limousine on trouva une peau de bique, une puce-monseigneur et diverses pièces de rechange. L'idée s'imposa aussitôt que les voyageurs — qui étaient 5 aux dires de témoins, avaient pris un paquebot à destination de l'Angleterre. Aucun billet n'avait été délivré à des personnes suspectes, mais on pouvait croire que les bandits avaient payé en cours de route.

Peu après on annonçait que la police anglaise était en chasse, et offrait une prime de 12.500 francs à qui ferait découvrir les fugitifs.

Les bandits n'étaient pas si loin, hélas ! ils allaient bientôt encore donner de leurs nouvelles.

Les "loups" courent toujours

Les titres volés au caissier Caby étaient difficilement négociables.

Callemin dit « Raymond la Science » s'en chargea et partit en Hollande pour les négocier, accompagné de son « compagnon » et complice Boué.

Les affaires ne devaient pas marcher au gré des bandits. Trois mois après les négociations duraient encore.

Quant à Caby, bien que grièvement blessé il se remit de ses blessures. Par la suite il crut reconnaître Eugène Dieudonné, comme étant l'un de ses agresseurs. Il désigna ensuite plusieurs autres membres de la bande lorsqu'ils furent arrêtés, mais ne put jamais préciser.

Huit jours après l'attentat de la rue Ordener, le mécanicien Dettweiller et sa femme, qui avaient donné asile aux malfaiteurs et abrité l'automobile volée dans leur garage de Bobigny étaient arrêtés.

Le 31 décembre 1911, Jeanne Boteili, dite « Bélardi », maîtresse de Carouy, un des membres de la bande, subissait le même sort.

On ne tenait cependant que des comparses. Les « loups » couraient toujours.

L'exploit de la rue Ordener ouvrait la série sanglante, des agressions et des crimes.

M. P.

Pour suivre :

LA TUERIE DE THIAIS

:: Comme à la guerre !

Deux cents prisonniers s'étant récemment révoltés, à Falsom, en Californie, et s'étant retranchés après avoir tué leurs gardiens, il fallut employer la force et lever un siège en règle, pour les mettre à la raison. On voit ici l'infanterie américaine en position de combat, avec ses mitrailleuses, en face du blockhaus à prendre. L'action coûta de part et d'autre onze tués et trente blessés.